



---

Jacques Cortès  
Professeur émérite  
Président du GERFLINT

---

## Préface

### Pourquoi *Syntagmes* ?

Quelques réflexions sur le titre de deux ouvrages de Jean Peytard

Peu de temps après la parution de *Syntagmes* (1971), j'ai fait la connaissance de Jean Peytard, à Rabat où, en mars 1972, il effectua une tournée de conférences à l'Université Mohamed V, à l'invitation d'Abdeljalil Lahjoméri, chef du Département de langue et littérature françaises de la Faculté des Lettres où j'étais moi-même Maître de Conférences. Il avait alors 48 ans et était déjà très connu pour sa participation à la *Grammaire Larousse du Français Contemporain*, publiée en 1965, où il avait notamment travaillé sur la description du Système Verbal, en insistant tout particulièrement sur « *l'importance des éléments prosodiques dans l'organisation de la phrase et l'emploi qu'y trouvent les temps verbaux* »<sup>1</sup> ; mais il venait aussi de publier (1970), en collaboration avec E. Genouvrier, toujours chez Larousse, *Linguistique et Enseignement du Français*, et avait codirigé la même année le numéro 6 de *Langue Française* consacré à *L'apprentissage du français langue maternelle*.

Le rappel très sélectif de ces titres bien connus à l'époque vise simplement à souligner un aspect important de la personnalité scientifique de Jean Peytard : il a eu, tout au long de sa carrière et de sa vie, le double souci, tout à la fois, d'intégrer à sa propre réflexion les avancées les plus neuves de la recherche scientifique, mais avec l'intention très objective de transmettre ces dernières comme autant d'outils nouveaux d'investigation. Jean Peytard se voulait et était indiscutablement ce qu'on appelle « un passeur d'idées ». Chez lui le mot-valise *enseignant-chercheur* n'était pas une sorte d'oxymore avec son côté sombre : *enseignant*, et sa lumière : *chercheur*. C'était un tout insécable comme le recto et le verso d'une feuille de papier, comme le côté pile et le côté face d'une pièce de monnaie, comme le signifiant et le signifié du signe saussurien, comme la connotation prenant appui sur la dénotation de Hjelmslev pour lui donner, de situation en situation, ce sens fuyant dont parleront Blanche Noelle et Roland Grunig<sup>2</sup> dans un livre publié 14 ans plus tard.

La réponse à la question que pose le titre de cette Préface (*pourquoi Syntagmes ?*), je laisserai Jean Peytard lui-même en donner l'explication dans le dernier alinéa de son avant-propos d'octobre 1970 : « *Faut-il justifier le titre Syntagmes, qui maintient liés l'un à l'autre les éléments de cet ensemble ? On voudra bien y voir un effet de connotation et de métaphore. Le mot renvoie au métalangage de la linguistique, et d'être inscrit en tête de l'ouvrage il en signale aussitôt l'orientation. Le mot aussi a sa définition : le « syntagme » n'est-ce pas ce groupement d'unités qui ne prend sens qu'en s'intégrant au niveau supérieur de la phrase ?* » Et filant la métaphore, Jean Peytard conclut avec humour : « *Admettons que ce volume (..) ne trouvera son sens qu'au terme d'une recherche où nous sommes engagé* ».

Ce qui apparaît clairement dans ce choix, c'est la volonté de « reliance » de Jean Peytard. J'emploie ici, volontairement, un vocable qui fait penser à l'Éthique d'Edgar Morin<sup>3</sup> car Jean Peytard a eu constamment le souci de relier, tant scientifiquement que pédagogiquement et moralement, tout ce que la société en général et l'université traditionnelle en particulier, voulaient - et probablement veulent encore dans certains milieux farouchement réactionnaires - conserver à tout prix en situation morcelée, distincte et réservée<sup>4</sup>.

Jean Peytard, lui, choisit de parler des rapports entre l'oral et le scriptural en tentant de rapprocher ce qui, jusque là, était disjoint comme, par exemple, l'étude la langue et celle du style. Partant du principe que la vraie parole est orale, l'enjeu était particulièrement risqué mais tentant « *d'appliquer à cette espèce de « parole » (sic) qu'est le texte littéraire, la méthode de la linguistique structurale* »<sup>5</sup>. Pari audacieux, osé, scabreux, dont il avait bien conscience des dangers<sup>6</sup>, mais qui témoigne d'une audace qu'on ne peut que saluer, et ce d'autant plus qu'il remarque lui-même que cette application est des plus hasardeuses car, écrit-il fort lucidement : « *il n'est pas possible de transférer les concepts du terrain de la linguistique (de type structural ou génératif) sur celui des textes littéraires, sans en même temps les adapter, ce qui conduit logiquement à élaborer (par tâtonnements et dans l'incertitude des résultats) une méthode d'analyse* ». Et il conclut avec beaucoup de franchise : « *c'est précisément de cette méthode que nous ne pouvons pas parler en termes décisifs* ».

Il reste cependant que son livre et ceux qui vont lui succéder, s'inscrivent délibérément dans la modernité éthique d'une reliance très morinienne qui, d'évidence, a relancé non seulement la recherche dans tous les domaines des sciences de la communication et du langage (sociolinguistique, analyse de contenu, analyse de discours, Grammaire et linguistique de texte, interactions langagières et même, de façon indirecte sans doute, travaux sur l'éclectisme, sur la didactologie des langues-cultures, sur l'approche systémique - présente notamment dans les publications du Conseil de l'Europe- sur la complexité et plus généralement sur la notion d'inachèvement qui, à partir des années 70, vont donner à la recherche une ouverture sans précédent).

Sans doute les vieux réflexes communautaristes en matière scientifique jouent-ils encore un rôle inquiétant, sans doute existe-t-il toujours une muraille

d'incompréhension entre les disciplines dites théorétiques que d'aucuns croient réservées au patriciat de la pensée, et les disciplines dites d'intervention (notamment didacticiennes) qui subissent encore le discrédit d'une vieille tradition universitaire de sous-évaluation, mais il est certain que la notoriété d'un grand linguiste comme Jean Peytard, le nombre et l'importance des disciples qu'il a formés et l'inévitable évolution rapide des mœurs et usages sous l'influence considérable d'une nouvelle donne technologique, tout cela contribue à rendre peu à peu caduques certaines pratiques sélectives de plus en plus obsolètes auxquelles l'œuvre de Jean Peytard, sa conviction humaniste et son action personnelle ont porté des coups décisifs.

Pour moi, Jean Peytard a été un pionnier et je dédie à ce grand aventurier de la pensée le magnifique poème ci-dessous du poète espagnol Antonio Machado<sup>7</sup>, qui symbolise admirablement ce que fut sa vie de chercheur et d'Homme (au sens noble du terme) :

Voyageur, le chemin, ce sont tes traces  
 Et voilà tout ;  
 Voyageur, il n'y a pas de chemin, le chemin se fait en marchant  
 C'est en marchant qu'il se fait  
 Et quand on regarde en arrière  
 On voit le sentier  
 Où plus jamais on ne marchera  
 Voyageur, il n'y a pas de chemin, Juste des sillages dans la mer

Sylvains les Moulins, le 10 août 2012

## Notes

<sup>1</sup> *Syntagmes*, Les belles Lettres, Paris, 1971, p. 5

<sup>2</sup> *La fuite du sens, la construction du sens dans l'interlocution*, CREDIF Hatier, 1985, Coll. LAL

<sup>3</sup> Edgar Morin, *La Méthode 6*, Seuil 2004, p.16

<sup>4</sup> Le cloisonnement des disciplines est un fait constatable jusque dans l'organisation même des structures d'évaluation de l'Université française qui, bon an mal an, font couler des torrents de propos amers.

<sup>5</sup> *Syntagmes*, op.cit.p. 7

<sup>6</sup> Et avec lequel, comme nous le disons dans notre article *infra*, nous sommes un peu en désaccord sur le plan de la méthode.

<sup>7</sup> J'emprunte ce poème à l'ouvrage *Eduquer pour l'ère planétaire* publié chez Balland en 2003, par Edgar Morin, Raul Motta et Emilio-Roger Ciurana, note 6 p. 23. Il s'agit d'une traduction faite à partir de *Obras, poesia y prosa*, Strophe XXIX, Ed. Losada, Buenos Aires, 1964.